

ment.

— Ce sera un soldat ! dit le paysan en montrant son fils avec un orgueil de père.

— A la bonne heure ! répond le cavalier qui attire l'enfant sur ses genoux, le regarde, l'embrasse, puis l'interroge.

Il lui demande son âge, son nom, s'il aime l'empereur, et s'il veut se battre contre l'étranger. La mère qui s'est approchée l'aide à répondre. Il se nomme Michel, il a sept ans, il crie : Vive l'empereur ! et montre le poing aux Cosaques. Le dragon passe en riant la main sur la tête brune du petit garçon, et l'embrasse. Ce cœur rude, mais bon, n'a plus ni orgueil ni colère ; la vue d'un enfant l'a désarmé. Il le fait boire dans son verre, manger à son plat, et lui choisit les morceaux. Tout-à-l'heure il commandait en maître, maintenant il est le serviteur soumis de Michel ; tout-à-l'heure rien ne lui plaisait, maintenant tout lui convient.

La petite fille vient à son tour, et il l'assoit sur un autre genou ; il la berce dans ses bras, il lui laisse tirer sa moustache, il la fait jouer avec le ruban terni de sa croix d'honneur. A cette vue, le fermier s'apaise et oublie les torts du soldat. Les femmes rassurées se rapprochent ; on apprête les rouets, on se remet à broyer le lin, et l'on reprend les chansons de veillée.

Le dragon regarde tout, écoute tout, et les souvenirs de son premier âge lui reviennent : lui aussi est né dans un village. Il connaît les travaux de la campagne et veut le prouver. Il demande une braie, quitte son uniforme, et se met courageusement à l'ouvrage.

Puis, comme le fermier et les femmes s'émerveillent ; il leur raconte sa jeunesse. Il leur dit comment il était le plus habile à manier la faux, à conduire la charrue, à battre le grain sur l'aire. Alors il était joyeux et d'honneur facile ; il ne vivait point au milieu d'ennemis, toujours la main sur sa carabine ; il n'avait point pris l'habitude de la violence par instinct de conservation, il ne s'était point endurci par l'isolement. Il avait des voisins, des amis, un vieux père qui l'aimait et le conseillait !

A ce dernier souvenir, le dragon redevient silencieux ; mais le fermier l'interroge, et il répond avec bienveillance. Il dit ce qu'il a vu dans les autres pays, et ce qu'il serait avantageux d'imiter. Ce n'est plus un inconnu qui menace, c'est un ami qui instruit et encourage.

Puis après les utiles enseignements viennent les récits militaires, les anecdotes romanesques, les détails de mœurs étrangères qui prolongent la veillée bien au-delà de l'heure accoutumée.

Et le lendemain, quand il faut repartir, la famille entière accompagne le soldat jusqu'au seuil comme une vieille connaissance. Il a donné de la poudre à Michel, quelques crins rouges de son casque à sa petite sœur, et tous deux, en le regardant monter à cheval, lui crient du seuil :

— Reviens bientôt !

Le dragon ne reviendra point ; mais cette soirée passée au foyer domestique a attendri son cœur endurci par la guerre. Il s'est rappelé ce qu'il avait été avant de devenir le soldat, et il emporte de l'humble ferme un souvenir qui le rendra plus doux pour la femme sans défense et pour l'homme désarmé !

TRIBUNAUX DE PARIS.

L'ENLEVEMENT DES SABINES.

Mariette, grosse fille vêtue d'indienne, dont les mains sont fourrées dans les